

## CHAPITRE I

---

# À L'OMBRE DU VÉSUVÉ

*Apprenez de mon expérience : au moment même où je profitais de la vie, la mort, traîtresse, est survenue.*

*Corpus inscriptionum latinarum (CIL) IV, 5112*

Cette épitaphe trouvée à Pompéi semble s'adresser directement à nous, tel un avertissement d'outre-tombe sur la brièveté et la fragilité de la vie qui nous est parvenu par un caprice du destin. Elle est à l'image de la cité du Vésuve qui nous interpelle et nous captive à travers son histoire et ses vestiges. L'effet produit par cette inscription reflète la sensation vertigineuse que l'on éprouve au premier contact avec cette ville antique : la conscience de la petitesse de l'homme face à une nature toute-puissante se mêle à la perte de la notion du temps.

### UNE CITÉ CONVOITÉE DÈS L'ANTIQUITÉ

L'histoire de Pompéi, durant l'Antiquité comme aux temps de sa redécouverte, est marquée par les conflits militaires : Osques, Étrusques, Grecs, Samnites, Romains, Espagnols, Autrichiens, Français et Italiens se sont disputé la domination de la région et y ont laissé tour à tour leur empreinte en faisant de la cité antique un enjeu de puissance, mais aussi un lieu de rencontre et de mélange

de cultures différentes. La petite ville se situe dans la baie de Naples, sur les flancs du Vésuve, à la fois menace et bienfaiteur du site : si le volcan est la cause de fréquents tremblements de terre, l'activité souterraine rend la région extrêmement fertile et par conséquent très convoitée ; le paysage y est idyllique et la nature généreuse. L'« heureuse Campanie », ainsi que l'appelle Pline l'Ancien, est en effet célèbre dans l'Antiquité pour ses figes, ses vignes et, moins poétiquement, pour ses oignons et ses choux, comme le rapporte Columelle dans son traité sur l'agriculture. Le volcan favorise en outre la formation de sources d'eau chaude qui contribuent au bien-être des habitants de la région où règne la douceur de vivre. Il n'est donc pas étonnant que la contrée semble avoir toujours été habitée, bien que l'on ne connaisse pas avec précision l'histoire des origines de la petite cité antique, ni celle de la péninsule italique en général. En ces temps reculés, c'est-à-dire avant la fondation de Rome que l'on situe traditionnellement en 753 av. J.-C., l'Italie est constituée d'une multitude de peuples, dont les origines, la répartition et la parenté sont extrêmement complexes. Certains sont autochtones comme les Ligures, établis près du golfe de Gênes, ou les Sicanes qui se partagent la Sicile avec les Sicules. D'autres peuples ont traversé les Alpes : les Vénètes, d'origine illyrienne, se sont installés au nord-est ; le pays des Étrusques s'étend au-delà du fleuve Arno et du Tibre, les Ombriens et les Latins occupent la plaine de l'Italie centrale, et les populations sabelliennes qui regroupent Sabins, Samnites, Marses, Volsques, Campaniens, se mêlent aux Osques et aux Ausones dans la région de Naples. Il semblerait que les premiers habitants de Pompéi aient été des Osques, un peuple d'agriculteurs, dont le nom dérive du mot *Ops* désignant précisément l'activité productrice. C'est à eux que l'on devrait le nom de « Pompéi », dont l'origine et la signification restent discutées, mais que l'on retrouve déjà sur de nombreuses inscriptions en osque, la première langue parlée dans la région et qui reste très utilisée jusqu'à la domination romaine, au point que l'on a pu parler de bilinguisme pompéien.

Dans ce contexte de morcellement et de diversité culturelle, deux civilisations se distinguent par leur présence sur le territoire

italien : les Étrusques et les Grecs. On sait peu de chose sur l'origine des premiers si ce n'est que leur influence s'étend bien au-delà de l'Étrurie, depuis la plaine du Pô jusque dans le sud de la Péninsule en passant par la Campanie. Ils ont certainement soumis Pompéi et la cité voisine d'Herculanum, comme en atteste la présence d'inscriptions et d'objets étrusques. Les Étrusques font preuve d'une civilisation très avancée dans tous les domaines et ils nous éblouissent encore aujourd'hui par le raffinement et la richesse de leur joaillerie comme de leur art funéraire. Leur grande capacité d'adaptation et d'ouverture aux autres civilisations explique la domination qu'ils exercent sur une grande partie de la Péninsule. C'est ainsi à une dynastie étrusque du VIII<sup>e</sup> siècle que l'on doit la naissance de Rome comme ville à proprement parler, et l'organisation sociale et politique de cette cité, dont la fondation est traditionnellement racontée par la légende de Romulus et Remus, les célèbres frères recueillis et nourris par une louve.

Dans le sud de l'Italie et dans les îles, c'est l'influence de l'Orient qui domine, et surtout celle de la civilisation phénicienne à laquelle nous devons l'invention de l'écriture à l'origine des alphabets grec, étrusque puis latin. Des marchands phéniciens se sont ainsi établis en Sicile, en Sardaigne et à Malte et se seraient aventurés jusqu'en Campanie et à Rome. Les Phéniciens et les Étrusques semblent d'ailleurs avoir entretenu des échanges réguliers, comme en témoignent certains objets importés ou imités du style phénicien dans les tombes étrusques. Au VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., c'est au tour des Grecs d'être attirés par la Sicile et le sud de l'Italie où ils fondent de nombreuses colonies à commencer par Cumes, puis sur l'île d'Ischia vers 750 av. J.-C. L'hellénisation est telle que l'historien Polybe nomme cette partie de l'Italie la « Grande-Grèce », où les mœurs, la culture et la religion grecques semblent avoir été pleinement adoptées. L'influence grecque se juxtapose et se mêle à celle des Étrusques dans le développement de Rome et rayonne dans toute l'Italie. Herculanum et Pompéi comptent parmi les colonies grecques et doivent à leur localisation stratégique à proximité du Sarno, un fleuve sur lequel peuvent être convoyées les marchandises, une situation particulièrement enviable.

Les vestiges les plus anciens de Pompéi datent ainsi de la fin du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le premier mur d'enceinte délimite une superficie de 63,5 hectares. À travers son architecture, sa religion et les différentes langues qui s'y côtoient, la petite cité antique reflète les réseaux complexes d'influence et d'acculturation qui se succèdent et se cumulent. Le temple d'Apollon (VII, 7, 32<sup>1</sup>), près du Forum, offre un parfait exemple de ces superpositions. Construits à l'époque la plus ancienne de la ville, les éléments ioniques et doriques (c'est-à-dire de style grec) des colonnes et des métopes s'ajoutent à une structure typiquement italique de la façade avec ses quelques marches d'accès. Les premiers habitants de Pompéi mêlent donc origines indigènes et influence gréco-étrusque, tandis que croît la puissance de Rome qui détrône en 509 av. J.-C. les rois étrusques dont la domination commence alors à décliner. L'emplacement géographique idéal de Pompéi sur une terre généreuse, au carrefour des échanges commerciaux, éveille la convoitise des peuples voisins : les Latins et les Samnites, notamment. Ces derniers, des guerriers venus des montagnes à l'est, se rendent maîtres de la région vers 400 av. J.-C. et inaugurent une période dite gréco-samnite. Ils réunissent les cités du Vésuve et de la côte en une ligue dont la capitale est Nuceria, cité voisine de Pompéi. Cependant la situation est mouvementée dans la Péninsule. De 444 à 290 av. J.-C., Rome lutte pour sa survie et son affirmation dans le Latium et au-delà. Les conflits, souvent sanglants, se succèdent : contre les Latins, dont elle devient pour un temps l'alliée, contre Véies, métropole étrusque, contre les Gaulois qui envahissent Rome en 390 av. J.-C., contre les Celtes... C'est durant cette période d'instabilité politique et de conflits militaires que Rome, devenue républicaine, commence son entreprise d'unification de la Péninsule. Une fois le Latium assujéti, elle se trouve aussitôt confrontée aux Samnites qui dominent la Campanie. Rome mène trois guerres terribles contre eux entre 341 et 291 av. J.-C., guerres qui la conduisent toujours plus loin vers le sud, au contact de la Grande-Grèce, des populations italiques et des Carthaginois venus d'Afrique. De cette proximité naissent

---

1. Ces coordonnées (n° de la région, n° de l'îlot, n° de l'édifice) permettent de situer les éléments sur le plan p. 286-287.

à la fois un échange fertile avec l'art et la religion des peuples de l'Italie méridionale et des frictions avec les intérêts carthaginois qui engendrent un nouveau conflit très long et sans merci. Les Samnites, profitant de ce conflit romano-carthaginois, reviennent à la charge pour ébranler l'emprise romaine sur la région.

La prise de Tarente en 273-272 av. J.-C. et la victoire des Romains sur les Carthaginois marquent non seulement la soumission à Rome de toute l'Italie du Sud, mais aussi le point de départ des trois guerres dites puniques qui les opposent aux Carthaginois, menés par l'implacable Hannibal, et qui déchirent le bassin méditerranéen entre 264 et 146 av. J.-C. Rome est assaillie sur tous les fronts et doit répondre à des offensives multiples : celle de la Gaule cisalpine au nord et celle de la Macédoine qui menace d'une alliance avec les Carthaginois. En 202 av. J.-C., la défaite de Zama en Afrique marque la ruine de Carthage. C'est alors que se développe l'impérialisme romain avec la constitution de provinces et de colonies romaines dans les régions assujetties et l'extension de la citoyenneté romaine. Toute la Péninsule puis tout le Bassin méditerranéen sont petit à petit unifiés sous l'égide de la Ville. L'influence hellénique jusqu'alors dominante commence à s'affaiblir au profit d'une romanisation progressive des mœurs. La situation est cependant loin de s'être pacifiée, Samnites et Osques saisissent la moindre occasion de secouer le joug romain. La guerre terminée, Rome doit immédiatement faire face à de nombreux mécontentements au sein de son empire dont les provinces se disputent l'attribution de la citoyenneté romaine. L'Italie sous domination romaine se présente alors comme un réseau complexe de populations ayant des statuts différents : des citoyens romains disposant de tous les privilèges juridiques et politiques, des demi-citoyens latins ayant un statut intermédiaire, et de simples alliés, au nombre desquels compte Pompéi. C'est donc cette délicate question de la citoyenneté que Rome rechigne de plus en plus à accorder qui déclenche la Guerre sociale de 91 à 88 av. J.-C. Elle a souvent été comparée à la guerre de Sécession américaine tant pour ses enjeux politiques que pour la cruauté des batailles. Les affrontements alternent avec des négociations qui aboutissent à l'élargissement du droit romain aux populations

italiques. Les Romains tentent ainsi de contenir l'insurrection en promulguant la *Lex Julia* de 90 av. J.-C., qui accorde la citoyenneté aux alliés et aux Latins à condition qu'ils renoncent à leurs lois traditionnelles en adoptant les lois romaines. Selon Cicéron, c'est cette clause qui a avivé la rébellion dans le sud de la Péninsule. Les Marsees et les Samnites sont parmi les plus révoltés : ils fondent un État avec des institutions propres, et une capitale, Corfinium, qu'ils baptisent Italia et où ils donnent droit de cité à tous les habitants des villes insurgées, créant ainsi une unité politique entre ces différentes cités. Les Romains envoient alors des troupes dirigées par L. Cornelius Sylla afin de rétablir l'ordre. Le 30 avril 89 av. J.-C., Stabies tombe, Herculanium ne tarde pas à céder à son tour. Mais Pompéi résiste aux assauts romains et ses habitants font preuve d'une bravoure restée légendaire. Après une lutte sans merci, les Romains finissent par s'emparer de la cité entre l'été et l'automne 89. Sylla, marqué par le tempérament coriace des Pompéiens, envoie aussitôt de nombreux vétérans s'installer dans cette ville afin de pouvoir la contrôler en cas de débordement. Autre conséquence de sa rébellion, Pompéi perd provisoirement son statut de commune italique autonome avant de devenir, en 80 av. J.-C., une colonie romaine appelée *Colonia Veneria Cornelia Pompeianorum*, un nom associant la déesse tutélaire de Pompéi, Vénus, et le patronyme des Sylla, « Cornelius ». S'ouvre alors l'ère romaine de la petite cité vésuvienne.

## IDENTITÉ MÉTISSÉE ET ROMANISATION

Ces conflits ont pour effet de mettre les Romains et les autres populations italiques en contact direct, non seulement militaire, mais aussi culturel. La romanisation s'applique dans le domaine politique et juridique en raison du statut de citoyen romain, dans l'organisation municipale mais également dans le monde culturel et religieux. L'influence romaine pénètre rapidement les mœurs pompéiennes et gagne aussi la langue, le latin remplaçant progressivement l'osque. Elle se mêle aussi à la richesse des traditions italiques,

grecques et étrusques. Cela est particulièrement frappant dans l'architecture : les Romains adoptent des édifices et des ornements helléniques comme la basilique, le chapiteau corinthien et le théâtre grec avec l'Odéon (VIII, 8). Les demeures privées deviennent de vastes *domus*, demeures typiquement romaines, ou de luxueuses villas aux abords de la ville. L'influence romaine se manifeste dans les progrès des techniques de construction et d'urbanisation de la ville en matière d'organisation du réseau des rues et de la liaison entre bâtiments publics et privés. C'est cet entrelacs d'influences et de styles tressé tout au long des six siècles de son existence qui donne à Pompéi, malgré une homogénéité apparente, une très grande diversité architecturale.

Pompéi permet au visiteur de déambuler dans ses rues et d'admirer les différents édifices en imaginant la vie quotidienne de ses antiques habitants. Au détour d'une courte promenade architecturale à travers ses rues, arrêtons-nous sur quelques bâtiments afin de prendre la mesure de cette diversité qui reflète par bien des égards l'histoire mouvementée de la ville. Elle est traversée par trois artères principales, les rues de Nola, de l'Abondance et de Stabies qui la divisent en neuf régions ou arrondissements (*regiones*) elles-mêmes divisées en une quinzaine d'îlots (*insulae*) chacune. Elle est quadrillée de manière très régulière par des rues pavées et des bâtiments publics qui, exception faite des thermes répartis dans les quartiers les plus habités, sont regroupés autour de trois points : le Forum (VII, 8), le Forum triangulaire (VIII, 8) et l'Amphithéâtre (II, 6) qui organisent la vie urbaine. Le dernier recensement dénombre huit cent dix-huit habitations de styles et de destinations très variés qui permettent d'imaginer leurs occupants et leurs goûts, leurs activités et leur statut social. Les maisons ont été baptisées par les archéologues qui se sont inspirés des œuvres ou des objets qui y sont découverts, des conditions de la fouille ou tout simplement du nom du propriétaire. L'estimation du nombre d'habitants reste, quant à elle, très controversée, il varie entre dix et trente mille. On l'a récemment revu à la baisse pour s'arrêter au chiffre plus raisonnable de sept ou huit mille.

## DEMEURES POMPÉIENNES

Les habitations sont construites selon des plans et des styles différents mais il est possible d'en dégager un schéma général. On entre tout d'abord dans un vestibule, bien souvent orné d'un message d'accueil plus ou moins bienveillant, tel le célèbre *cave canem* (« prenez garde au chien ») de l'entrée de la maison du Poète tragique (VI, 8, 5). Un couloir (*fauces*) mène à l'*atrium*, le foyer de la maison où se trouve un autel dédié aux Lares, les divinités du foyer. Cette vaste pièce est percée d'un *compluvium*, une ouverture laissant entrer la lumière et la pluie, recueillie, par un habile système de gouttière, dans un bassin appelé *impluvium* souvent agrémenté de statues. Elle donne sur le *tablinum* (la pièce principale), la chambre nuptiale et de petites chambres appelées *cubicula*. On trouve encore la cuisine, le jardin et le péristyle avec sa colonnade et ses bassins. S'y ajoutent l'*exedra* (exèdre ou salle de séjour) et le *triclinium* (salle à manger) qui prend de plus en plus d'importance sous l'Empire, car on y organise de somptueux banquets. Au fil des siècles, les demeures deviennent de plus en plus grandes et l'on voit se multiplier le nombre de chambres, d'*atriums* et de jardins intérieurs. Ces derniers, très appréciés à Pompéi, sont de véritables lieux de méditation et de jouissance esthétique réalisés par des architectes versés dans l'*ars topiaria* (l'art des jardins). Ils sont ornés de gracieuses statues de nymphes et de satyres, de fresques aux motifs exotiques répondant aux plantes et aux fleurs cultivées à des fins domestiques et ornementales. Les intérieurs sont décorés avec soin et l'on distingue quatre styles de peintures murales, définis par August Mau (1840-1909) en 1882 dans un ouvrage fondateur pour l'étude de la peinture pompéienne : ils suivent l'évolution des techniques et des influences qui se croisent dans la colonie. Il n'est d'ailleurs pas rare de rencontrer plusieurs styles dans une même maison qui s'est transformée au cours des siècles.

Le 1<sup>er</sup> style, dit à incrustation en raison de l'usage de stucs colorés en relief (200-80 av. J.-C.), privilégie les motifs géométriques et les aplats de couleurs vives, souvent rouge, un rouge si emblématique de la décoration murale de la ville qu'il est aussi connu sous le nom